



MON JOURNAL DE LA SEMAINE

Odeur du temps, brin de bruyère

Par JEAN-PHILIPPE TOUSSAINT

Le samedi 19 et dimanche 20 août 2000

Samedi - Rien, je l'espère

J'espère qu'il ne va rien se passer cette semaine. Aucun décès, aucun événement majeur sur lequel réagir. Rien. Le temps qui passe, une légère odeur de miel, un peu de vin rosé, la jeunesse qui s'éloigne. Cela fait près de six mois maintenant que je convoite cette période idéalement creuse du week-end du 15 août pour commenter l'actualité et tenir un journal de la semaine. Dans l'idée très idéalisée que je me fais du week-end du 15 août, rien ne peut se passer pendant ces quelques jours, rien ne peut arriver, personne n'est plus nulle part, les villes et les bureaux sont vides, les décisions sont suspendues, l'activité humaine s'est tue. A l'opposé de ce qui se passe trois cent soixante jours par an, au lieu que ce soit moi qui sois absent du monde, c'est le monde qui s'absente à lui-même et propose un week-end de vide ritualisé, parangon d'un monde sans événement et sans actualité, sans sport, sans politique et sans spectacle, un monde sans vague et sans écume, où ne demeure que le courant de fond du temps qui passe, les misères et les désastres, le vent et les marées. Je me tiens vaguement prêt à réagir, cependant, et à soulever un œil las sous l'auvent de mon panama si quelque événement extraordinaire devait se produire à l'improviste ce week-end, tsunami inattendu qui viendrait bouleverser les quelques vaguelettes paresseuses de l'actualité estivale qui continuent de se mourir à mes pieds nus. Mais je suis confiant : en principe, il ne devrait rien se passer un 15 août qui pût venir me distraire de la contemplation rêveuse, écoeurée et passive du pur écoulement du temps. Ne pas se laisser distraire par l'actualité, voilà la consigne. Dimanche Non, rien, décidément Il y a des milliers d'étoiles dans le ciel, et quelques odeurs de poissons grillés qui flottent dans l'air chaud du village. C'est la nuit, je déambule en espadrilles sur la jetée. L'eau clapote très doucement autour du flanc des barques. Il n'y a pas de télévision ici, la radio, vieux transistor célibataire avec son côté étriqué, poussiéreux, veuve Poinet qui brame dans le vide, ne permet que de capter Radio Monte Carlo, fleur vénéneuse dont le joli nom abuse, et quelques chaînes italiennes tonitruantes de la même farine à fougasse. On apprend les nouvelles de façon éparse, au hasard des rencontres et des chemins côtiers. Il faut faire près de vingt kilomètres sur d'interminables routes à lacets pour trouver un magazine, et, même si j'étais abonné à un journal (et je le suis, honneur au facteur

en petite motocyclette jaune qui sillonne inlassablement les routes, porteur d'hypothétiques nouvelles du monde), il n'y a pas de courrier le dimanche, a fortiori le week-end du 15 août. Non seulement il ne se passera donc rien cette semaine, mais, à supposer même qu'il se passe quelque chose, il est probable que je n'en sache rien. Dès qu'on lève un œil du pur horizon bleu de la mer, évidemment, le danger, avec l'actualité, est que les chars entrent dans Prague (1968). En date du 2 août 1914, Kafka note dans son Journal : L'Allemagne a déclaré la guerre à la Russie - Après-midi piscine.

Lundi - Le monde

Que le monde fasse ce qu'il veut, qu'il s'offre ou se dérobe, je ne ferai que l'effleurer.

Mardi - Kafka

Aujourd'hui, 15 août. Imperceptibles remous du courant à la surface de l'eau, légère brise dans les branches. J'ai relu la partie du Journal de Kafka qui concerne les années 1914 à 1918, et, à l'exception d'une brève mention de la guerre et d'une visite au front en compagnie de sa sœur, c'est en vain qu'on y cherche des notations sur l'actualité. Ce qui prouve que, même dans le tumulte du monde et le fracas de l'actualité bouleversée, il doit être possible de rester chaudement blotti dans son travail. Rien ne l'a particulièrement frappé, Kafka, pendant ces années 1914-1918. En cherchant bien ? L'assassinat de François-Ferdinand à Sarajevo ? La Première Guerre mondiale ? La révolution russe ? Non, rien.

Mais c'est parce qu'il ne parle que de littérature dans son Journal, et de la façon la plus intense, douloureuse et sacrée. En date du 12 juin 1923, dernière page du Journal : Moments terribles ces derniers temps, impossibles à dénombrer, presque ininterrompus. Promenades, nuits, jours, incapable de tout, sauf de souffrir. Et pourtant. Pas de «et pourtant». Quelles que soient la crainte et la curiosité avec laquelle tu me regardes, Krizanowskaïa, sur cette carte postale que j'ai sous les yeux. Après-midi, tournoi de boules.

Mercredi - Les doigts dans l'eau

Ce matin, je me suis promené dans la nature (enfin de l'action). Le temps passe, et la mer est égale à elle-même, la plage, les rochers. Tentative de description du soleil (difficile). Réflexion sur l'actualité. Mon roman est le rocher qui m'attache et je ne sais rien de ce qui se passe dans le monde. Correspondance de Flaubert (cité par Kafka). Même topo. Toujours le même miel qu'on élabore, loin des désordres du monde.

Plage ou rochers ? Rouge ou rosé ? Tirer ou pointer ? Quotidiens dilemmes bénins. Vent, poussière, feuilles mortes et papiers gras qui volettent sur la place. Le vent est l'ennemi des chapeaux. Euh. Si vous ne savez pas quoi faire, laissez-vous tremper les doigts dans l'eau.

Jeudi. - Roupie de sansonnet ?

Sous des dehors de lutteur de sumo, carrure et sourcils à la Musashimaru, voix de basse, rire de Falstaff enrôlé, il affectait une bonhomie pateline en se gaussant continûment du monde en d'ironiques constats de faux dévot contrit, arrogant et papelard, alors qu'il n'était que fragilité, inconséquence et coquetterie : une âme de starlette capricieuse égarée dans un corps d'homme politique responsable et rassurant.

Le même, à l'aune de son encombrante modestie, pourrait méditer à loisir cette remarque sur Arnheim (Rathenau), dont Musil disait, avec cette calme méchanceté imparable, que, comme personne n'est jamais assez fort pour échapper entièrement aux faiblesses de son époque, il devinait même dans cette circonstance une occasion précieuse d'exercer la vertu de modestie propre à tous les grands hommes en situant au-dessus de lui, sans la moindre jalousie, des personnalités comme Homère ou Bouddha, qui ont vécu en des époques plus favorables.

Et, pour demeurer au plus près des risibles ambitions de notre homme, même remarque en remplaçant Homère par Pompidou (rires) et Bouddha par le président de la République.

Vendredi - Apollinaire

Depuis quelques jours, depuis quelques semaines, je me promène dans la nature, je pars en randonnée, je bifurque à la rivière et je prends le sentier qui monte vers la montagne, laissant à ma droite une vieille maison en ruines abandonnée dans un bosquet d'oliviers. Je m'éloigne dans les chemins caillouteux parmi les myrtes et les bruyères, les chênes et les genévriers, les massifs de ronces, les mûres et les lentisques, et peu à peu un monde se met en place dans mon esprit, un monde sans actualités, sans mort et sans misère, un monde encore informulé, façonné à ma main, de bribes et de fragments, d'intuitions et d'esquisses, qui vient s'établir à la surface de mon esprit au rythme de mes pas. Je marche et j'emporte avec moi ce monde flottant de fictions en devenir, d'extases et de douceurs, de féeries et de fantasmes, qui se met à frémir derrière mon front comme les premiers frissonnements d'une eau qui va bouillir. Le soleil n'est pas encore levé, et je m'éloigne tout seul sur la grande plage de sable. Les pieds nus dans le sable humide, la visière de ma casquette dévissée en arrière, je progresse lentement sur le rivage, en bordure d'amas immobiles de posidonies qui se devinent dans la pénombre. Il ne s'est rien passé cette semaine, à part le vent et les marées. Non, il ne se passe jamais rien sur terre - fors le temps.

*J'ai cueilli ce brin de bruyère
L'automne est morte souviens-t'en
Nous ne nous verrons plus sur terre
Odeur du temps brin de bruyère
Et souviens-toi que je t'attends.*